L'EVEQUE SAMUEL FALLOWS.

Par la mort de l'évêque Latine, de Baltimore, Maryland, l'Eglise Episcopale réformée d'Amérique a perdu son chef reconnu, et on croit que sa place sera prise par l'évêque Samuel Fallows, de Chicago, qui est depuis nombre d'années le plus éminent représentant de cette Eglise. Il dirige actuellement les missions du district de l'ouest et du nord-ouest.

L'évêque Fallows a commencé sa carrière ecclésiastique comme ministre méthodiste. Durant la guerre il servit d'abord comme chapelain puis comme colonel du quatorzième régiment du Wisconsin. C'est en 1875 qu'il entra dans l'Eglise réformée.

TEMPERATURE

Du 17 mars 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	60	16
Midi.....	76	24
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	68	20

UN Heureux arbitrage.

Terrible problème à résoudre que celui du travail dans ses relations de tous les jours, de tous les instants, avec le capital. Il engendre, à chaque moment des grèves qui arrêtent l'activité industrielle et jettent le trouble dans le monde économique. Plus les luttes se prolongent, plus le mal s'aggrave, et nous connaissons dans les deux parties belligérants des hommes de valeur qui en sont arrivés à croire que la paix, une paix probable, est désormais impossible.

Nous reconnaissons volontiers que la cause première de tous les désordres remonte à l'institution des Trusts qui, dans le principe, ont été un véritable bienfait. C'est aux Trusts évidemment que nous devons les prodigieux progrès accomplis par l'Union dans la sphère industrielle et commerciale. Mais ils ont fait un déplorable abus d'une institution qui n'était légitime qu'à la condition de grossir le bien-être de tous, sans distinction de classes, qu'ils fussent employés ou patrons, capitalistes ou simples travailleurs.

Ces derniers se sont aperçus bien vite que les premiers s'enrichissaient rapidement; ils ont voulu avoir, eux aussi, part au gâteau; et comme on rejetait dédaigneusement leurs demandes, ils ont cherché les moyens de se faire rendre justice à leur façon.

Les compagnies s'étaient enrichies grâce à la combinaison des capitaux qu'ils possédaient. Les travailleurs n'avaient à leur disposition que leurs bras; mais ils avaient en même temps le nombre pour eux, ils ont formé des unions formidables en vue d'imposer leur volonté aux capitalistes. Voilà où nous en sommes aujourd'hui.

Il y a plus encore, toute la force des unions consistant dans le nombre, elles ont voulu se renforcer autant qu'il était possible; aux ouvriers et aux employés qui avaient besoin de leur travail pour vivre, elles ont voulu imposer la la nécessité de leur appartenir pour trouver de l'emploi; aux compagnies, elles ont voulu les forcer à n'employer que des hommes faisant partie de leur société, de telle sorte que ni le travailleur n'aurait le libre emploi de ses bras, ni le patron le libre choix de ses employés.

Il y a là de la part des Unions un abus de pouvoir qu'aucun homme de bonne foi ne peut admettre. S'il en était ainsi, il n'y aurait plus de liberté ni pour le patron, ni pour le travailleur, sur toute l'étendue de l'Union américaine, même sur toute l'étendue du monde économique, car les unions de travailleurs sont devenues internationales; celles de l'Amérique peuvent à la rigueur aller chercher des renforts en hommes et en argent chez celles de l'ancien monde.

C'est là un état de choses véritablement inquiétant. Nous en voyons la preuve à l'heure qu'il est est. Il y a parmi nous une classe nombreuse d'employés qui ne s'entendent pas avec leurs patrons. Pour régler leur différend ils sont allés chercher au nord un président d'union qui par lui-même n'a rien à voir dans toute cette affaire, et c'est lui, étranger à la Nouvelle-Orléans, qui serait chargé de la régler à sa fantaisie. C'est là un état de chose profondément anormal auquel il est grand temps de remédier.

Heureusement, les compagnies justement inquiètes de ce qui se passe, viennent de faire appel à l'autorité municipale, au chef de notre grande communauté. Il en connaît à fond les intérêts, les besoins des uns, les ressources des autres; il a passé toute sa vie parmi nous, il est estimé de tous; il a rendu déjà de précieux services à la ville et personne à la Nouvelle-Orléans n'a jamais douté un seul instant ni de ses capacités ni de sa parfaite droiture. Il nous a tirés de plus d'un mauvais pas; il y réussira cette fois encore, nous en avons la ferme confiance.

Sir Richard Temple.

Sir Richard Temple, l'homme politique anglais dont nous annonçons la mort dans nos dépêches, était né à Kempsey, près de Worcester, en 1829. Il fut d'abord attaché à l'administration civile du Bengale, puis remplit les fonctions de secrétaire de Sir John Lawrence dans le Pendjab, et fut nommé résident politique à Haïberabad.

De 1868 à 1874, il fut secrétaire du gouverneur général pour les affaires étrangères et ministre des finances de l'Inde. Lieutenant-gouverneur du Bengale en 1875, il fut, de 1877 à 1880, gouverneur de la présidence de Bombay. De retour en Angleterre il se porta dans la circonscription d'Est-Worcester comme candidat conservateur, et échoua, mais aux élections de 1885, il fut élu dans la circonscription d'Eham.

Créé baronnet en août 1876, il a été fait grand commandeur de l'ordre de l'Etoile de l'Inde le 1er janvier 1878. Sir Richard Temple a publié "Hommes et choses de mon temps dans l'Inde" (Men and events of my time, etc., 1882), "la Vie orientale" (Oriental experience, 1882), "Essais cosmopolites" (Cosmop. Ess., 4886), "la Palestine Illustrée" [Palestine Illustrated, 1888], etc.

DEUX LETTRES.

Un jour Lamennais écrit à Hugo.

"Priez pour moi, mon cher Victor; je ne vous oublie pas au pied de l'autel et votre souvenir reste partout un des plus doux de ma vie."

Cette pensée n'est pas seulement le compliment d'un ami, mais la formule habituelle d'un confesseur à un pénitent.

Un peu plus tard, au moment des fiançailles du poète, le solitaire de la Chesnaye félicite le jeune homme de l'événement qui fixe sa destinée.

"Vous ne l'oublierez jamais [votre devoir], dit le prêtre, si vous vous souvenez que vous êtes chrétien, si vous cherchez dans la religion la règle nécessaire de votre vie....Le joie que vous ressentez est légitime; elle est dans l'ordre de Dieu."

M. de Lamennais fit mieux que d'écrire. Il quitta la solitude aimée, vint à Paris pour confesser les fiancés, avant le mariage qui fut célébré dans cette même chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice, où, peu de temps avant, Hugo avait pleuré sa mère. Le prie-Dieu de la fiancée était là où on avait posé le cercueil de la morte!

Voici une lettre inédite qui date de cette époque:

"A la Chesnaie, samedi.

"Je n'ai pas pu vous voir, mon ami, avant de quitter le gîte de l'abbé Garou et Paris. Je suis parti avec une impression douce et charmante au cœur. Car j'ai reçu la visite d'un jeune écrivain qui connait déjà le bruit et qui aura la gloire. Mais ce n'est pas ce qui m'a doucement ému: M. Victor Hugo [c'est lui que je viens de connaître], a l'âme la plus pure et la plus calme que j'ai rencontrée dans le cloaque de Paris. Il est confiant et simple. Il m'a rencontré pour la première fois dans la maison même où il a vécu près d'une mère aimée. Cette circonstance a facilité nos premières paroles. D'ailleurs M. Hugto (sic) comprend la religion ou plutôt y entre de plain-pied par l'arc divin de la poésie. Je souhaite qu'il soit toujours dans le sentiment qu'il a sur les choses spirituelles. Il donnera des ailes à la pensée cathelique que nos écrivains pieux traînent sur les pavés et même dans le ruisseau de la rue..."

Helas! ni le solitaire de la Chesnaie, ni le jeune écrivain à l'âme "confiante et simple" ne devaient rester à ces hauteurs.

THEATRES.

THEATRE AUDUBON.

Dimanche en matinée a eu lieu, au théâtre Audubon, la première de "The Victorian Cross"—la croix de Victoria—une nouveauté à la Nouvelle-Orléans. Le drame commence en Angleterre et se poursuit aux Indes, au milieu d'une révolte restée célèbre, du temps du terrible Nana Sahib. C'est au fond l'histoire des amours d'un héros, Jack Raynton (Mortimer Snow) et de Kate Maynard. Miss Kate Dalglish—amours qui sont traversées autant par la jalousie que par la convoitise.

M. Mortimer Snow est bien remarqable dans son rôle de Jack Raynton et Miss Dalglish s'est fait chaleureusement applaudir dans celui de Miss Kate Maynard. Frank Rolleston est superbe dans son rôle de traître. Quant à la mise en scène, elle fait le plus grand honneur au régisseur général, M. Mitchell, mais comme la pièce a été écrite autant pour satisfaire les yeux que les oreilles, il lui a fallu faire appel à un nombreux personnel. C'est sous ce rapport surtout que les représentations de "Victorian Cross" sont à citer. Il y a là plusieurs vues qui sont dignes d'être vues et revues. C'est la première fois que nous voyons le théâtre Audubon se lancer à fond de train dans le drame à grand spectacle, et il y a complètement réussi.

A côté de Mortimer Snow et de Rolleston, nous nous faisons un plaisir, un devoir de citer Misses J. Varney, Dore, Sarah West ainsi que M. Alb. Veazie.

Au demeurant, un très brillant succès qui assure au Audubon des salles pleines jusqu'à samedi soir.

THEATRE CRESCENT.

"The Village Parson" que nous donne le Crescent vient de remporter un assez vif succès, qui provient en grande partie de ce que l'action se passe en Louisiane, à la Nouvelle-Orléans, durant le carnaval.

De là, la grande scène de bal que le parterre a chaleureusement applaudie.

Le principal rôle est d'ailleurs rempli par un jeune homme, natif de notre ville, qui promet de devenir un artiste remarquable, M. Howard Lange. Nous lui prédisons un brillant avenir, s'il continue comme il a commencé.

Le sujet de la pièce est un peu sombre. Il y a là un meurtre dont le public aurait bien pu se passer.

Il s'agit d'un héritage que vient de faire la femme d'un ministre. La femme ignore encore cet héritage. C'est ce qui donne à un bandit qui ne fait pas honneur à sa profession d'avocat l'idée de s'emparer de ce bien et il n'épargne aucune imposture, aucune trahison pour arriver à ses fins.

Le ministre est accusé de meurtre par l'avocat qui est obligé de fuir pour échapper aux recherches de la police. Réduit à la plus profonde misère, désespéré, il veut en finir avec la vie: mais au moment de se suicider, il retrouve sa femme et son enfant. Cette rencontre le rappelle à la vie. Animé d'une énergie nouvelle, il recommence la lutte et finit par triompher. L'héritage soustrait retombe dans les mains de celle à qui il revient de droit.

Dans son rôle de minstre, M. Lange a donné une haute idée de sa valeur comme comédien. Il est du reste aidé par une excellente troupe qui contribue puissamment au succès de la pièce.

GRAND OPERA HOUSE.

"Sag Harbor," la dernière œuvre de M. James Hearne, l'auteur tant applaudi déjà de "Shore Acres" et de "Hearts of Oak," vient de remporter un vif succès au Grand Opera House.

C'est une de ces idylles pleines de fra cheur qui vont droit à l'âme de l'auditeur et que l'on ne peut se lasser d'entendre.

L'auteur n'y a jamais recours aux grands effets dramatiques qui déparent presque toutes les pièces de ce genre.

"Sag Harbor" est la simple histoire des amours de deux frères épris des charmes d'une même jeune fille, une orpheline recueillie dans leur famille.

Il y a là, entre les deux frères rivaux, des scènes touchantes qui émeuvent profondément l'auditoire et font vivement ressortir les qualités maîtresses de chacun des artistes qui ont un rôle à jouer dans la pièce.

C'est Miss Linthicum, l'étoile de la troupe Baldwin-Melville, qui remplit le rôle de l'orpheline. Elle y déploie de rares qualités qui lui ont conquis de nouveaux titres à l'estime des habitués du Grand Opera House. Jamais elle n'a été plus chaleureusement applaudie que durant la matinée de dimanche.

MM. Freeman et Sainpolis sont deux amoureux pleins d'ardeur qui n'ont pas peu contribué par leur jeu au succès de la pièce.

Quant à M. Deming, chargé de remplir un rôle comique, il a su fort amuser son auditoire: c'est un de ses meilleurs rôles depuis le commencement de la saison.

"Sag Harbor" attirera la foule au Grand Opera House toute la semaine qui vient de commencer.

ST. CHARLES ORPHEUM.

On sait que l'Orphéum jouit d'un privilège spécial: Il a su se créer un public d'élite qui lui procure, chaque semaine, une première que lui envient d'autres théâtres, plus encore au point de vue de la qualité que de la quantité. Nous ne surprendrons donc nullement nos lecteurs en disant que la salle était comble, hier soir, à cet heureux théâtres. C'était, d'ailleurs, la première apparition de la famille Drew que l'on n'avait pas vue depuis longtemps à la Nouvelle-Orléans. Le parterre a fait naturellement un bon accueil à ces deux éminents artistes qui ont été ensuite bruyamment applaudis dans une charmante petite pièce intitulée: "When two Hearts are Won."

Les Dacomas forment une famille de six personnes: elle nous arrive directement d'Europe où elle s'est conquis une grande renommée.

La troupe Lind a remporté un vif succès dans Gringoire. Homer Lind est un très remarquable comédien et un superbe baryton. Il avait attiré bien des connaisseurs hier.

Nous ne pouvons nous étendre sur chacun des artistes qui se sont fait applaudir. Nous nous bornerons à citer deux merveilleux danseurs, un banjoiste qui est un véaltable virtuose et un cycliste qui fait des choses étonnantes. Au total, une très brillante représentation qui sera suivie de plusieurs autres plus agréables encore.

THEATRE TULANE.

Comme bien on le pense, il y avait foule, hier soir, au Tulane pour assister à la première de "When Knighthood Was in Flower" qui vient d'achever une brillante saison de six mois au théâtre Criterion de New York. La pièce porte un titre pompeux, mais elle y répond complètement. Nous nous trouvons à Windsor au milieu de la cour de Henri VIII, qui est entouré de ses pages, de ses courtisans, des plus jolies, des plus élégantes femmes de cette célèbre époque. Marie Tudor en est une des reines non seulement par la beauté, mais aussi par le cœur, par l'esprit. L'auteur nous la repréente telle qu'elle était, capricieuse, impérieuse même à certaints moments; puis cédant et partageant toutes les faiblesses de son sexe. C'est ainsi que nous la voyons un instant mariée au roi de France qu'elle ne pouvait souffrir. Mais elle conservait toujours au cœur son amour pour son fidèle chevalier, Charles Brandon, qu'elle finit par épouser, après la mort du vieux Roi.

Ce rôle de Marie Tudor, avec tous les côtés brillants et faibles que lui attribue l'histoire, convient merveilleusement à Miss Julia Marlow, dont il fait ressortir toutes les qualités les plus diverses.

L'exposition est longue. On voit que l'auteur a eu surtout à cœur de nous faire assister aux splendeurs de la cour de cette époque.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de cette belle représentation, mais nous ne pouvons résister au désir de citer les principaux acteurs: Charles Harbury, W. North, C. D. Gibney, Ant. Doucet, Geo. Christie, Annie Clark, Charlotte Crane et G. Valentine. Impossible de rêver un entourage plus bel pour une artiste de premier ordre comme Julia Marlowe.

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

MARIAGES—Eugène Ridnal à Mary Jane Johnson, Randolph William Arnhelm à Vve Joseph Lambert, Henry Harris à Adèle Crawford, Joseph Patterson jr à Delia Johnson, Joseph Bacchus à Maggie Claiborne, Lee Rumsey à Mary Francis, Michael Anthony Fenerty à Agnès Mary Brennan, Von Broomfield à Katie Flowers.

NAISSANCES—Mmes J. H. Flemings, un garçon; A. Reeves Pierson, un garçon; J. Elmes, une fille; H. C. Dupaquier, une fille; W. Weber, un garçon; C. Andrews, J. P. Bouvier, une fille; M. Roth, une fille; H. Jamette, une fille; A. Dee, un garçon; J. J. Watter: un garçon; E. Villemeur, un garçon.

DÉCÈS—E. Barrilleaux, 30 ans, N. O. Sanatorium; J. G. Anderson, 56 ans, 1231 Septième; S. Connelly, 52 ans, 1048 Dryades; Mme Martha Hollander, 35 ans, 2404 Baronne; Mme Mary Sullivan, 60 ans, 532 Joseph; Rebecca Rawlings, 84 ans, asile Ste Anna; Mme Alice Pillet, 44 ans, 1871 St Antoine; Mme Anna Difitta, 48 ans, 5246 Magasins; G. Bloomstein, 55 ans, 827 N. Robertson; A. Webster, 24 ans, Hôpital de Charité; Mme Victor Armand, 75 ans, 2716 Lepage; Elizabeth Guidry, 45 ans, 917 Toulouse; Agnès Alice Canton, 9 mois, 8423 Poplar; W. Wright, 23 ans, Hôpital de Marine des Etats-Unis; J. Decan, 19 ans, 2901 Howard; Mme Mary F. Stafford, 32 ans, Covington, Lne; A. Tramente, 63 ans, Hôpital de Charité; Sarah Johnson, — ans, 1748 Cypress; H. Reichard, 30 ans, Saux Lane, Algiers; Ella A. Wallis, 9 mois, 334 Bermuda; Louisa Hagan, 13 mois, 1020 Touro; G. Blanchard, 43 ans, Quartier près Remparts; H. Butler, 5 jours, 1926 St-Claude; veuve Félicie Payton, 54 ans, 430 Neuvième; Mary Anna Bell, 35 ans, 2101 Lapeyrouse; Corinne Woods, 23 ans, 1012 Dauphine; Caroline Stephen, 60 ans, 2827 Dryades; F. O'Rouke, 45 ans, Hôpital de Charité; W. Sheur, 26 ans, Hôpital de Charity; A. J. Bachemin, — ans, San Antonio, Texas; S. H. Berbuesse, 35 ans, St. Rock et Marais; George Brunner, 35 ans, coin Séguin et Morgan; Marie Rolimpes, 74 ans, Asile Petites Sœurs des Pauvres; Vve Angeline Hubbs, 65 ans, 1422 Sixième.

TRIBUNAUX.

Cour Civile de District.

Ruby Wilcox vs George B. Watkins, demande de divorce.

Joseph Canal vs Amanda Dimm, demande de divorce.

George M. Seibel vs John F. Thomas, réclamation de $400 sur des billets.

Successions ouvertes:

Mme Clémentine Gegrone, Henry L. Benedict, Mme Richard Riley, Mme Mary Falkenheimer, Mary Burcker.

Stroudbarck & Stern vs Mme C. Esmanight, saisie provisoire.

W. H. Howcott vs La Ville de la Nouvelle-Orléans, mandamus.

Domingue Danore vs Archibald A. Marx, action en dommages de $5.000.

Mme Addie B. Pitman vs A. H. Brown, séparation de corps et de biens.

S. Gumbel et Cie., vs Rose Hill Sugar Co—demande de receveur.

Walter L. Saxon vs Geo. R. Hollander—réclamation de $117.

Jos. P. Martinez vs Louis Spiro—injonction.

Mme Rosalie A. Sherwood vs R. Sherwood—séparation de corps et de biens.

Thomas Milling Jr. vs Mme Loretta Davis—séparation de corps et de biens.

Testaments:

Le testament de Mme Amos Jansen, née Elise Freitag, a été homologué à la cour civile. A sa sœur, Mme Jacob Hermann, elle laisse $2.000, et $1,000 à son frère Frederick Freitag; elle laisse le reste de ses biens à son neveu, Aug. C. Freitag.

Le testament de Mme Mary Falkenheimer née Mary Frau contient les legs suivants:

Deux maisons, rue Marigny, entre Roman et Derbigny et rue Roman près Mandeville, à Ferdinand Lange Sr; $200 à Albert Droll; $100 à la Lutheran Church rue Port; $100 à Mme Anna Gerken; $100 au Old Home, avenue Claiborne; $100 à Mme Margaret Heintz; $100 à Mlle Anna Lange; $100 à Ferdinand Lange Jr.; le reste de ses biens à l'Infirmerie Touro. M. Ferdinand Lange Sr est nommé exécuteur testamentaire.

Deuxième Cour Inférieure.

Juge A. M. Aucoin.

Comparutions:

Charles Moran, violation de l'acte 18 de 1886; Dan Woodridge, attaque; Jim Sneed, larcin; John Heck, actes de violence; Arthur Chase, attaque; Dan Wright, actes de violence.

FAITS DIVERS

Prédications de Carême.

I.—A LA CATHÉDRALE.

Le temps de vendredi devait faire des vides dans toutes les églises, d'autant que la parcimonie avec laquelle on octroie les poteaux utiles à l'éclairage, n'est pas faite pour encourager les bonnes volontés, pendant la mauvaise saison. Les intrépides et les voisins de la Cathédrale y ont gagné un charmant sermon, improvisé par le Révérend P. Knap sur l'Ave Maria. Nous les en félicitons, et nous regrettons notre prudence forcée, qui n'est certes pas de la couardise.

Dimanche à la grand'messe, l'éloquent Dominicain a continué le sermon dont la "Pêche miraculeuse" était le texte choisi à la première des conférences de la semaine. Le sujet prête à des comparaisons et à des rapprochements heureux, faciles à comprendre et fort intéressants. Fertile en événements extraordinaires est la vie bien remplie de Jésus de Nazareth. Grande est sa noble mission qui prêche l'égalité absolue, l'égalité étant une stricte obligation. Laissant à l'homme son libre arbitre, sa voix nous appelle à remplir nos obligations avec un cœur dévoué, plein de foi, brûlant de charité, enflammé par l'espérance de cette vie future, dont la croyance adoucit la peine des malheureux, soutient les faibles et les opprimés, en leur donnant le courage de supporter leurs maux, leurs souffrances et leurs misères. Quel trésor a dans son âme celui que soutient la foi; non cette foi qui discute et cherche à expliquer, mais la "foi simple du charbonnier", qui se contente de croire, parce que le Sauveur l'a dit; d'espérer, parce que Dieu est l'éternelle justice et la suprême miséricorde, et que, bien souvent, dans la vie terrestre, la justice divine lui doit des compensations.

Quelle sublime allégorie que cette barque de Simon-Pierre, choisie entre toutes, où Jésus monte avec ses disciples et de laquelle il voit la rive couverte de ceux qui sont accourus pour entendre la parole inspirée du Maître. Longue sera leur attente, mais en l'écoutant, ils sont soulagés de leurs maux. Comme disciples, ils s'éprennent de la simplicité de cette noble doctrine, où l'humble trouve une récompense assurée, son obéissance récompensée, tandis que sa vertu lui devient un appui et, pour les autres, le plus éloquent des plaidoyers, celui de l'exemple! Bienheureux ceux qui croient!....

Le jour s'écoule, les auditeurs sont là, attendant toujours. Comment nourrir cette foule? Par l'ordre du Maître les filets sont lancés et leurs mailles craquent sous le poids de la pêche miraculeuse qui va nourrir cette foule. Image de ces millions de fidèles qui se répandent par le monde, au point que les mailles du filet ne les pourront contenir, plus loin et plus loin encore ils porteront la parole bénie; et comme la barque, ils s'enfonceront dans les solitudes ignorées, dans les forêts non explorées, à travers les océans!.... portant partout la divine semence, donnant leur vie au besoin pour le triomphe de la religion qu'ils confesseront sous toutes les latitudes, sans se laisser ébranler par les dangers, les menaces, les tortures, la mort même. Jésus a promis, à tous ceux qui observaient la loi et ses préceptes, la vie éternelle et heureuse: avec confiance tous l'attendent, quelle que soit la mort qui les conduit à Dieu. Ils l'attendent comme une délivrance, comme le chemin qui conduit à l'éternité. A nous, par nos actes, de n'avoir pas de raisons pour l'appréhender.

SAINT AUGUSTIN.

Très goûté est le P. Canard, et la retraite des Dames est devenue un plaisir autant qu'une familiale ré-

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 15 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

PREMIÈRE PARTIE.

EVE-ROSE.

V

Suite.

"Nous pouvons, puisque toute "la Presse—moins vite informée "que nous—le criera demain, "mettre nos lecteurs au courant "du drame qui défrayait ces "derniers jours les conversa-"tions, dans la partie du boule-"vard Malesherbes touchant à "l'avenue de Villiers.

"Inutile non plus de taire des "noms que nos confrères donne-"ront en toutes lettres.

"Il s'agit d'un jeune ménage, "cinq ou six ans de mariage au "plus, où s'élèvent deux adora-"bles petites filles, des jumelles "blonde et brune que connaît "tout le voisinage.

"Le mari, le docteur Jacques "Vallurier, spécialisé aux affec-"tions du nez et des oreilles, "chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, "et à la tête déjà d'une brillante "clientèle, passe pour un prati-"cien hors de pair, pour un "homme de cœur, tout dévoué "aux siens.

"La femme, une brune au teint mat, au visage fin et régulier, remarquée pour sa distinction et son élégance, adorait, paraît-il, son mari.

"Très mondaine et cependant excellente épouse, excellente mère, elle était sympathique à tout son entourage.

"Que s'est-il passé dans cet intérieur?

"Quel venin de discorde, quel vent de folie, sans que personne s'en aperçoive, s'est glissé entre ces deux êtres?

"Existe-t-il autour d'eux une haine qui les englobe, mystérieuse, insaisissable?

"Depuis plusieurs semaines, le mari s'alanguissait, s'étiolait, s'affaiblissant chaque jour davantage.

"La cause?

"Un poison lent, mêlé par une main familière à ses aliments.

"Des dénonciations formelles ont été envoyées au Parquet.

"La rumeur publique accuse qui?.... sa femme.

"Nous voulons croire que la rumeur publique est en défaut.

"Quoi qu'il soit, une descente de justice a eu lieu ce matin boulevard Malesherbes, et la perquisition opérée par les agents de la sûreté, a déterminé l'arrestation de Mme Vallurier.

"A l'heure de l'après-midi où nous mettons sous presse, nous ignorons si cette arrestation sera maintenue.

"Ce que nous savons, c'est que la jeune femme, que nous voulons croire en mesure d'affirmer d'une façon éclatante son innocence, n'est pas encore rentrée au domicile, d'où le mari a été emmené par des amis.

"A demain, de plus amples détails."

—Ça, par exemple, c'est trop fort! articula Pavinia, en regardant son camarade.

—Si fort, fit celui-ci, qu'il faut relire les noms, pour se sentir à peu près convaincu.

—Ma foi! oui.

Le Corse parcourut une seconde fois l'article. Sa figure ne bougeait pas; ni tic nerveux, ni pâleur. Puis il regarda Morissot.

—Ça, par exemple, c'est la déveine!

—Et quelle déveine!

Pavinia se retourna, regardant à droite et à gauche:

—Il ne faut pas que nous en perdions l'appétit..... Garçon, eh bien, est ce notre tour?

—Oui, monsieur, voilà!

VI

La voiture emportant M. Truchon et ses deux héritiers, ne s'était pas dirigée vers l'établissement, où a lieu comme types, la vente de chevaux la plus intéressante de tout Paris.

Le Tattersall, les pur sang, c'était ce que Ernest appelait "un bateau."

Il en "montait" comme cela, ayant ou n'ayant pas sa sœur pour complice, très souvent à son père, sans espoir ou avec la conviction de la réussite.

Au fond, il pensait bien "l'embarquer" sur celui-là.

Et le brave homme, sa fille s'en mêlant, voire sa femme, que ses deux enfants, gagnaient presque toujours à leur cause, déclarant une fois, que s'il louait avantageusement, ses deux derniers appartements du boulevard Malesherbes, il ne demanderait pas mieux qu'on eût son cocher et sa voiture, les jeunes gens, recommençaient de plus en plus fréquemment, la scie du Tattersall et des pur sang.

Ce n'était pas la première fois qu'après quelque course ensemble, l'achat d'un bibelot dans un magasin, Mme Truchon, empêchée d'une façon quelconque, et le frère accompagnant sa sœur, ils venaient rejoindre dans la loge des Bonenfant, leur père qui devait les y attendre.

Mireille ne s'était jamais trouvée là; au Conservatoire, ou chez son professeur, ou ailleurs, chez Mme Vallurier, par exemple; invisible dans tous les cas.

Car si par hasard, elle s'y trouvait, elle se tenait prudemment dans la seconde pièce, jugeant inutile de provoquer les questions du propriétaire, très férû de principes et ayant surtout celui-ci: qu'un bon métier manuel, est ce qu'il y a de meilleur à mettre entre les mains des enfants.

Or, la jeune fille, se rendant tout aussi bien compte, que M. et madame Bonenfant, des difficultés qu'elle rencontrerait à poursuivre ses études de chant, si ceux ci perdaient une loge relativement payée, et qui deviendrait excellente, quand la maison serait bien louée, prenait, pour ne pas qu'il connût cette profession qui l'offusquerait, toutes les précautions possibles.

C'était fait....

M. Truchon savait la vérité.

Déjà très mal disposé à leur égard, cela le rendrait il plus grincheux encore vis-à-vis des pauvres gens?

Mireille ne pensait guère à cette heure à se poser cette question.

Montée chez madame Vallurier, elle échangeait avec les domestiques des hypothèses de toutes natures, ceux-ci, — même la cuisinière revenue d'une agitation bien naturelle, — ne pouvant croire à la culpabilité de leur maîtresse.

En voiture, Ernest et Ernestine Truchon, après quelques mots sur la "petite Bonenfant," passaient avec leur père à cet événement incroyable de l'arrestation de cette jeune femme charmante, au regard tellement loyal, que ce dernier répétait:

—Si des yeux comme ceux là trompent, si une figure pareille est celle d'une misérable, il y a de quoi ne plus croire à rien.... Ça vous dégoûte de l'humanité!

La voiture s'arrêta rue Turbigo devant un de ces immeubles, convertis à moitié en bureaux par de gros commerçants et où l'ex-fabricant de margarine, qui se trouvait là dans un centre de négoce particulier, vu le voisinage des Halles centrales, avait eu les siens.

Il conservait à l'entresol, l'appartement sur la rue, trop étroit maintenant, trop bourgeois pour ses enfants, qui ne rêvaient que dépenses et grandeurs, et qu'ils devaient quitter prochainement, sans avoir encore rien arrêté ailleurs.

On avait visité plusieurs hôtels.

Les parents ne voulaient ni peu ni point d'hôtel.

Auraient ils le dessus?

Le père et les l'enfants, Ernestine la première, entrèrent au salon où ils avaient trouvé leur mère.

Celle-ci ne s'y trouvait point seule.

—Tiens! monsieur Cameron! exclama la jeune fille.

—Ah! c'est vous, mon cher, fit l'ancien négociant.

M. Roger Cameron, était le jeune et brillant architecte, élève des beaux-arts, par l'entremise de qui, M. Truchon achetait deux ans et demi plus tôt, l'immeuble du boulevard Malesherbes.

Depuis quatre ou cinq ans à peine, Roger Cameran avait ouvert son cabinet à une clientèle qui, malgré la dureté du temps, l'obstruction de la carrière, encombrée comme toutes les carrières libérales, parraissait devoir se former en un noyau sérieux, que viendraient fatalement grossir d'autres recrues.

Le jeune homme avait pour réussir, ce qu'il est presque indispensable d'avoir à présent; assez de scepticisme d'abord, pour ne pas reculer devant certains moyens, qui deviennent les plus sûrs leviers du succès, suffisamment de sécheresse de cœur,